Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

41 | 2019

L'insulte et l'injure

L'injure sans l'insulte : la rhétorique de l'oblique dans les *Quinze joies de mariage*

Marie-Antoinette Alamenciak

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5412>

DOI : 10.4000/questes.5412

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 11 novembre 2019

Pagination : 29-43

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Marie-Antoinette Alamenciak, « L'injure sans l'insulte : la rhétorique de l'oblique dans les *Quinze joies de mariage* », *Questes* [En ligne], 41 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 12 mars 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5412> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.5412>

L'injure sans l'insulte : la rhétorique de l'oblique dans les *Quinze joies de mariage*

Marie-Antoinette ALAMENCIAK

Sorbonne Université – Faculté des Lettres

Ceulx qui sont en mariage tiennent a joies, plaisances et felicités et ne croient nulles aultres joies estre pareilles, mais selon tout entendement celles .XV. joies de mariage sont a mon avis les plus grans tourmens, douleurs, tristesses et maleurtez qui soient en terre, es-quelles nulles autres paines sans incision de membres ne sont pareilles a continuer¹.

C'est ainsi que l'auteur anonyme des *Quinze joies de mariage* présente la relation conjugale dans le prologue de son bref recueil. Le ton est donné : il s'agira de nous présenter les quinze malheurs du mariage, pourtant considérés comme des joies par les maris. Œuvre de la fin du Moyen Âge, probablement rédigée entre la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle, les *Quinze joies de mariage* réactivent de manière originale les stéréotypes littéraires au sujet des femmes et du mariage qui existent depuis l'Antiquité. S'éloignant des textes traditionnels le plus souvent uniquement théoriques², l'œuvre est génériquement hybride, mê-

¹ Les *Quinze joies de mariage*, éd. Jean Rychner, Genève, Droz, coll. « Textes Littéraires Français », 1967 [1963], p. 4.

² Pensons ainsi à l'*Adversus Jovinianum libri duo* de saint Jérôme ou à l'*Epître aux Corinthiens* de saint Paul qui font figure d'autorité dans la pensée misogyne et antimatrimoniale. Ces œuvres inspirent des textes plus contemporains des *Quinze joies de mariage*, comme les *Lamentations de Matheolus*, composées en latin vers la fin du XIII^e siècle puis traduites en français par Jehan Lefèvre au XIV^e siècle, ou encore le *Miroir de mariage* d'Eustache Deschamps, qui semble avoir été rédigé dans la même période que les *Quinze joies de mariage*. L'auteur du recueil se singularise par rapport au corpus précédent, en choisissant d'expliquer

lant argumentation et narration. L'auteur prend ainsi le parti d'illustrer les maux des rapports entre mari et femme à travers quinze saynètes piquantes et vivantes, choisies afin d'étayer la thèse annoncée dans le prologue, à savoir que le mariage est une *nasse*³, une prison dont les maris ne pourront jamais s'échapper.

Le thème de l'œuvre, couplé à l'omniprésence du discours, qu'il soit direct (dialogues) ou indirect (discours rapporté), pourrait donner lieu à des échanges verbaux dominés par la grossièreté ou l'obscénité ; à des insultes. Il n'en est rien, et c'est implicitement et indirectement que les personnages s'affrontent. Il s'agira donc d'analyser ce que nous appelons la rhétorique de l'oblique, cette notion soulignant que les actants des *Quinze joies de mariage* cherchent à outrager sans insulter : l'effet de l'offense, mais sans terme offensant.

La rhétorique de l'oblique, si elle permet de dresser un tableau exécrable et comique du mariage, ne sert pas qu'à engendrer le rire. Il s'agit d'une véritable stratégie, utilisée par certains personnages et par l'auteur lui-même, plaçant le langage, la parole, au centre des enjeux textuels et conjugaux. L'injure est alors un instrument dont la maîtrise est synonyme de pouvoir au sein du couple. Dans les *Quinze joies de mariage*, l'auteur érige la femme en maîtresse du langage, qui outrage le mari sans jamais l'insulter clairement. Face à un époux le plus souvent présenté comme passif, c'est le rapport du féminin avec l'injure qui nous intéressera.

Que penser de ce portrait de la femme dans une œuvre qui se place pourtant clairement dans la lignée des textes misogynes et antimatrimoniaux ? Comment l'auteur manipule-t-il le langage injurieux pour juger du statut conju-

sa thèse à travers des personnages mis en scène dans un cadre « réaliste » et quotidien, et non pas à l'aide d'exemples canoniques (Eve ou Dalila, entre autres).

³ Les *Quinze joies de mariage*, éd. cit., p. 3. Une nasse désigne d'abord un panier en filet qu'utilisent les pêcheurs pour piéger les poissons.

gal et de ses actants ? Y a-t-il adhésion, ou répulsion vis-à-vis des valeurs véhiculées dans l'œuvre ?

On tentera de mettre au clair cette stratégie langagière oblique en rapportant l'injure à trois verbes centraux pour la compréhension du texte : nuire, dominer, démontrer.

Dire pour nuire

Dans les *Quinze joies de mariage*, la femme souhaite être une source de nuisance pour son mari, et ce dans un double but : faire vivre un enfer à l'autre et l'humilier.

La femme seule

La première manière d'insulter le mari sans passer par un terme grossier réside dans une malédiction adressée à un tiers inanimé : maudire le moment de sa naissance est d'ailleurs une des invectives favorites de la femme. Ainsi, nous trouvons dans la première joie : « Mauldite soit l'eure que je fu oncques nee et que je ne mouru en mes aubes !⁴ ». De même, dans la troisième joie : « Ha a, fait la dame, mauldite soit l'eure que je fu oncques nee et que je ne avorté mon enfant !⁵ ». Prolonger la malédiction par une évocation de sa propre mort ou de celle de son enfant fait partie de la stratégie de nuisance langagière développée à l'encontre de l'homme, l'humiliant en sa qualité d'époux (la femme regrette d'être née et donc d'avoir eu une vie avec lui), comme en sa qualité de père (elle aurait souhaité supprimer leur enfant qui vient de naître).

⁴ *Ibid.*, p. 12. Selon le glossaire réalisé par Jean Rychner à la fin de son édition des *Quinze joies de mariage*, « aube » désigne la robe blanche du baptême.

⁵ *Ibid.*, p. 23. Le contexte explique (en partie) ce violent regret : la troisième joie détaille la période suivant l'accouchement de la femme, ses *commeres* restant près d'elle en buvant et dévorant les ressources alimentaires de la maisonnée. Au mari qui tente de faire entendre à sa femme que la présence de ses amies augmente les dépenses familiales, l'épouse répond par cette lamentation.

Mais le reproche principal qui revient tel un *leitmotiv* dans l'ensemble des joies, c'est l'incessant rappel du lignage de la femme, issue d'une couche sociale plus élevée que celle du mari, ce qu'elle ne se prive pas de lui rappeler à chaque dispute, comme l'explique le narrateur au début de la cinquième joie : « Et avient souvent que, quant ilz se courrocent ensemble, elle lui dit par maniere de menaces que ses amis ne la lui baillarent pas pour la paillarder et qu'elle scet bien dont elle est venue⁶ ». Humilier le mari en ne l'insultant pas, mais en lui rappelant la noblesse de son lignage : telle est la méthode d'injure indirecte que met en place la femme, notamment dans un passage fort éclairant de la quatrième joie, que nous allons analyser plus précisément.

Dans cette joie, un différend engendre une dispute entre le mari et la femme, mais le narrateur ne rapporte jamais les insultes échangées. Il écrit seulement de manière implicite que la femme « tence et dit parolles de travers, cuisantes, qui toujours chargent le pouvre home, qui ne sonne mot⁷ ». Les insultes proférées par la femme sont ainsi passées sous silence, le mari essayant de se défendre : « Le bon homme se cuide courrocer et dit : “Vroiemment, dame, vous faites bien des vostres⁸ !” ». On notera la précision ironique du narrateur : l'homme se « cuide courrocer », du verbe *cuidier*, « croire », qui signifie ici « s'imaginer que », « se flatter que ». Le mari se fait non seulement insulter par la femme, même si nous ne savons pas en quels termes, mais également par l'auteur, toujours de manière oblique car ironique. Nous reviendrons sur les commentaires de l'auteur plus loin dans l'étude.

Ainsi, alors que le mari s' imagine faire des remontrances à sa femme à l'aide de phrases qu'il croit bien senties, son langage ne fait que souligner sa passivité, comme l'illustre la suite de la quatrième joie :

⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁸ *Ibidem.*

“Et par Dieu, si vous vivés, vous serés le plus pouvre homme de vostre lignage. — Belle dame, fait il, ne dictes point telles parolles. Dieu mercy, j’ay assez et avré, si Dieu plaist, et ay de bonnes gens en mon lignage. — Quoy ? fait el ; de vostre lignage ? Par sainte Marie, je ne scay ou il sont, mais au moins ge n’en voy gueres qui vaillent. — Par Dieu, dit il, dame, il en y a de bons. — Et que vous vallent ilz ? fait elle. — Qu’ilz me vallent ? fait le proudome ; mes que me vallent les vostres ? — Que vous vallent mes amis ? fait la dame. Par le sacrement Dieu, vostre fait fust bien petit s’ilz ne fussent. — Et pour Dieu, fait il, lessez ester ces parolles pour le present. — Certes, fait elle, ilz vous en respondroient bien, si vous leur en parliez.” Lors le bon homme se taist.⁹

Initiant et achevant le dialogue, la femme utilise un discours caractérisé par son agressivité. Dans l’échange entre les époux, les apostrophes à Dieu ou à la Vierge mettent à distance l’insulte sur le point d’éclore, l’hostilité féminine ne débouchant jamais sur des obscénités. Fil directeur de l’humiliation, la mention du lignage entraîne l’épouse au bord de l’insulte, la femme reprochant clairement à son mari la petitesse de sa condition. Celui-ci ne réagit pas en proférant des insultes, mais en utilisant des termes d’adresse polis et respectueux : « dame », « belle dame ». Il s’agit certes d’une tentative pour apaiser la colère de la femme, mais ce choix langagier indique également la soumission et la passivité masculines.

La fin de cette joie voit l’ensemble de la maisonnée liguée contre le mari, l’injure devenant générale. La nourrice et la chambrière, deux autres personnages féminins, appellent ainsi le mari « monseigneur¹⁰ ». Parodie d’adresse déférente, le terme souligne ironiquement un respect qui n’est que d’apparence. Ce choix d’une injure polie, moins violente que le discours de l’épouse, participe pourtant de manière tout aussi efficace à miner l’autorité masculine au sein de la

⁹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰ *Ibidem.*

maison. Le mari est donc vaincu, comme l'indique la fin de la joie : « Lors toute la famille est contre lui, et ainxin le bon homme, soy voiant acullé de toz coustés [...] s'en va souvent coucher sans souper, sans feu, tout moillé et morfondu¹¹ ».

La femme et sa ligue

La stratégie de nuisance langagière est ainsi synonyme de solidarité féminine. Orchestrée par l'épouse, elle met en scène tous les actants féminins des *Quinze joies de mariage* : les servantes, les *commeres*, ou encore la belle-mère. Toutes cherchent à outrager le mari sans l'insulter, le narrateur se faisant le porte-parole de cette rhétorique oblique, en indiquant l'action offensante, mais jamais son contenu. Nous lisons par exemple dans la deuxième joie : « Elles se metent a chemin et se vont moquant et raudant du proudomme¹² ». De même que les insultes proférées par la femme dans la quatrième joie étaient passées sous silence, le narrateur ne décrit pas la moquerie de l'épouse et de ses *commeres*.

Cette absence d'explicitation se trouve également illustrée dans la quinzième et dernière joie, moment particulièrement important dans l'économie de l'œuvre¹³. Le recueil se clôt en effet sur une joie relativement longue et à l'aspect narratif plus développé. La belle-mère y tient le premier rôle, se faisant le relai des accusations d'ordre social que la femme a égrenées tout au long des *Quinze joies de mariage*. Dans cette dernière joie, le mari a trouvé sa femme au lit avec un autre. L'amant parvient à s'échapper et l'épouse se réfugie chez sa mère. Malgré le flagrant délit, la belle-mère, aidée de ses compagnes, va réussir à faire croire au mari qu'il s'est trompé et que la conduite de sa femme a été ir-

¹¹ *Ibid.*, p. 32.

¹² *Ibid.*, « Joie 2 », p. 15.

¹³ L'auteur lui-même souligne le poids de cette dernière joie, qu'il qualifie ainsi au tout début : « la .XVe. joye de mariage, que je repute a la plus grant et extresme douleur », *ibid.*, p. 104. Cette dernière section de l'œuvre sera ainsi dévolue à la tromperie de l'épouse.

réprochable. Pour réussir à convaincre l'époux, la belle-mère reprend l'argument lignager, afin de souligner la bonne fortune du mari :

“Ha a, mauldite soit l'eure qu'elle vous fut oncques donnee ! [...] Hellas ! fait elle, l'en vous fist grant honneur de la vous bailler, quar si el eust voulu, el eust esté mariee a ung grant chevalier” [...] Lors commencent toutes a tenser et a le blasmer, et le pouvre homme commence a penser et ne sceit que faire¹⁴.

La belle-mère reprend les violentes lamentations utilisées en général par la fille, le narrateur s'arrêtant au moment où l'on voit poindre les insultes pour indiquer seulement l'action verbale outrageante : « tenser », « blasmer ». Face à cette union féminine, le mari se voit plus humilié et asservi que jamais, comme le souligne le narrateur à la fin de la quinzième joie, et donc du recueil : « Il sera dorenavant plus subgit qu'il ne fut oncques¹⁵ ».

Les *Quinze joies de mariage* dépeignent ainsi un mari caractérisé par sa dimension végétative¹⁶, qui vit dans la servitude et l'illusion, prenant ses peines pour des joies. Face à lui se trouve la femme, dont la caractéristique principale est bien la maîtrise du langage, elle qui n'hésite pas à mettre à profit cette habileté pour prendre le pouvoir, tout cela « fort poliment, car il n'y a jamais d'insultes¹⁷ ».

¹⁴ *Ibid.*, p. 112.

¹⁵ *Ibid.*, p. 113.

¹⁶ Nous reprenons cet adjectif à Jean Batany, qui décrit la situation du mari comme n'aboutissant pas « à une solution de type tragique comme la lutte violente ou le suicide, mais à une solution végétative », *Français médiéval*, Paris, Bordas, 1972, p. 255.

¹⁷ Dominique Lagorgette, « Termes d'adresse, acte perlocutoire et insultes : la violence verbale dans quelques textes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles », *La Violence dans le monde médiéval*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 1994, p. 320.

Injurier pour dominer

Domination et persuasion

L'entreprise de domination féminine s'illustre d'abord dans l'utilisation d'une rhétorique oblique afin de persuader. Il s'agit pour l'épouse d'un moyen d'obtenir ce qu'elle souhaite, de parvenir à ses fins. Le meilleur exemple de cette stratégie est la toute première joie, où la femme désire obtenir une nouvelle robe. Pour cela, elle ne va pas faire cette requête directement à son mari, mais utiliser des moyens détournés. Il faut avant tout choisir le lieu adéquat pour faire cette demande, en l'occurrence le lit conjugal ; puis l'épouse renverse les rôles. Alors que c'est elle qui veut effectuer une requête, elle rompt le dialogue à peine commencé pour placer le mari « en position de demandeur d'échanges¹⁸ » :

Lors commence et dit ainxin la dame : “Mon amy, lesez moy, car je suis a grant malaise. — M’amie, dit il, et de quoy ? — Certes, fait elle, je le dooy bien estre, mais je ne vous en diroy ja rien, car vous ne faites conte de chose que je vous dye. — M’amie, fait il, dites moy pour quoy vous me dites telles parolles ? — Par Dieu, fait elle, sire, il n’est ja mestier que je le vous dye, car c’est une chose, puis que je la vous avroye dite, vous n’en feriez compte et il vous sembleroit que je le feisse pour autre chose. — Vrayement, fait il, vous le me direz.” Lors elle dit : “Puis qu’il vous plect, je le vous diroy. Mon amy, fait elle, vous savez que je fuz l’autre jour a telle feste ou vous m’envoiaitez, que ne me plaisoit gueres. Mes quant je fu la, je croy qu’il n’y avoit femme, tant fust elle de petit estat, qui fust si mal abillee come je estoye”¹⁹.

¹⁸ Laurence Rosier, « Mise à distance et attribution du dire en moyen français : l'exemple des *Quinze joyes de mariage* », *Le moyen français : philologie et linguistique. Approches du texte et du discours. Actes du VIII^e Colloque international sur le moyen français. Nancy, 5-6-7 septembre 1994*, éd. Bernard Combettes et Simone Monsonégo, Paris, Didier Érudition, 1997, p. 345. Nous recommandons la lecture de l'article complet pour une analyse précise de la stratégie langagière mise en place par la femme dans cette première joie, notre étude ne pouvant être exhaustive.

¹⁹ Les *Quinze joies de mariage*, éd. cit., p. 7.

Si l'ensemble du discours de la femme est caractérisé par le choix d'une rhétorique oblique, le refus d'une demande directe est associé à l'absence d'insultes, marquée, comme souvent, par le choix des appellatifs. Comme l'analyse Dominique Lagorgette, dans cette première joie, les époux s'appellent respectivement « m'amie » et « mon amy », termes qui font partie du lexique amoureux²⁰. Toutefois la femme utilise également le terme d'adresse *sire* (« Par Dieu, fait elle, sire »), qui rappelle en revanche le statut social et d'autorité, et marque donc une distance que le mari ne veut que combler.

Domination et pouvoir

L'habileté langagière de la femme, reposant sur l'implicite, lui permet d'asseoir sa domination sur le mari. Or, ce désir d'« auctorité et seigneurie en la meson²¹ » est un fait que remarque et souligne l'auteur. La plupart des joies témoignent en effet d'une guerre des sexes unilatérale où seule la dame combat, conformément à son « intencion d'estre mestresse²² » et de « porter les braies²³ ». Si ce constat auctorial est effectué de manière directe, comme le soulignent les expressions que nous venons de citer, l'attitude de l'auteur face à la domination du mari est, elle, bien plus implicite. En effet, l'auteur ne dénonce pas clairement cette domination en insultant le mari qui se complaît dans un mode de vie passif et végétatif, mais en utilisant des métaphores animalières, qui illustrent de manière oblique que l'homme est dompté, *abesté*, c'est-à-dire réduit au rang de bête. Ainsi, l'auteur écrit que l'homme « n'a garde de s'enfuir car il est bien dompté et bien atachié²⁴ ». Il constate également qu'« ainxin est abesté

²⁰ Dominique Lagorgette, « Termes d'adresse, acte perlocutoire et insultes... », art. cit., p. 321.

²¹ Les *Quinze joies de mariage*, éd. cit., p. 72.

²² *Ibid.*, p. 49.

²³ *Ibid.*, p. 80.

²⁴ *Ibid.*, p. 66.

le proudomme et pest l'erbe et est transfiguré en une beste²⁵ » et qu' « il sera si dompté que l'en le pourroit mener par le landon garder les brebiz²⁶ ». Le choix des animaux auxquels est comparé le mari n'est pas dû au hasard, puisqu'on lit qu'il est « adurcy come ung veil asne²⁷ », ou que « le bon homme est si bien dompté qu'il est debonnaire come le beuf a la charrue²⁸ ». Enfin, tous les maris sont réputés « auxi adurez come asne a somme²⁹ » comme l'affirme l'auteur dans le prologue. Comparé à des bêtes de somme, le mari porte lui aussi de lourds fardeaux : ceux du mariage.

La présence du bestiaire qui signale la métamorphose du mari témoigne ainsi de la domination féminine. Si à la fois la femme et l'auteur se servent d'une rhétorique oblique, le plus souvent à l'encontre du mari, faut-il aller jusqu'à lire les *Quinze joies de mariage* comme un texte insultant à l'égard de l'état matrimonial ?

Démontrer ?

Un constat

À la lecture des extraits cités, on pourrait croire que l'entreprise de l'auteur serait de critiquer, d'insulter le mariage et ainsi d'aller jusqu'au blasphème, le mariage étant un sacrement³⁰. Mais l'auteur est loin d'avoir une position aussi engagée. Au contraire, il se présente dans le prologue comme un clerc, son statut lui conférant l'objectivité et l'extériorité nécessaires pour écrire sur le

²⁵ *Ibid.*, p. 64.

²⁶ *Ibid.*, p. 25.

²⁷ *Ibid.*, p. 27.

²⁸ *Ibid.*, p. 91.

²⁹ *Ibid.*, p. 4.

³⁰ Le titre semble lui aussi à première vue blasphématoire, puisqu'il parodie un titre de prière mariale très répandue au Moyen Âge : les Quinze joies de la Vierge. Mais le corps du recueil ne poursuit pas la parodie, et évite ainsi de tomber dans le blasphème.

mariage : « moy aussy, pensant et considerant le fait de mariage ou je ne fu oncques, pour ce qu'il a pleu a Dieu me mettre en autre servage³¹ ».

Finalement, il sait qu'il n'empêchera jamais les hommes de se marier, tous étant irrésistiblement attirés dans la *nasse* du mariage. Lorsque l'auteur présente son projet à la fin du prologue, il insiste sur le plaisir pris à écrire ces joies, lui qui jouit d'une hauteur de vue et qui peut observer les poissons s'ébattant dans la *nasse* :

me suy delicté, en les regardant noer en la nasse ou ilz sont si bien embarrez, a escrire icelles .XV. joies de mariage a leur consolacion, en perdant ma paine, mon ainte et mon papier au regart des autres qui sont a marier, qui pour ce ne lesseront pas a soy metre en la nasse, ne n'est auxi mon entencion³².

Il insiste également plusieurs fois sur le caractère inéluctable des malheurs dans le mariage. Il décrit dans les joies ce qui arrive inévitablement dans toute union, par la force des choses. C'est la règle du jeu comme il l'affirme dans la conclusion : « Je ne scey que c'est sinon la nature du jeu qui le vieult³³ ». Ainsi, plutôt que de blâmer le mariage qui est un état irréversible, l'auteur préfère blâmer les hommes qui désirent tant entrer dans la *nasse*. Conformément à sa stratégie oblique, il ne souhaite pas utiliser d'insultes, sauf dans un seul cas exceptionnel. Encore faut-il nuancer cette exception, puisqu'il ne s'agit pas d'un terme grossier, mais simplement plus explicite. Ainsi, dans la onzième joie, l'auteur qualifie deux fois l'homme de « bejaune³⁴ », terme formé de *bec* et de *jaune*, désignant un jeune oiseau au bec encore jaune, et par extension quelqu'un d'inexpérimenté, de niais, d'ignorant. L'auteur insiste donc sur la naïveté et la nouveauté du jeune homme, qui ne sait pas encore ce qui l'attend dans le ma-

³¹ *Ibidem*.

³² *Ibid.*, p. 5.

³³ *Ibid.*, p. 115.

³⁴ *Ibid.*, p. 82 et p. 85. Voir à propos de ce terme l'article de Vsevolod Ioffe « L'injure dans le monde universitaire parisien vers 1300–vers 1450. L'honneur bafoué, l'honneur réparé » dans ce même numéro, p. 45–59.

riage. L'usage de cette « insulte » se comprend lorsque l'on connaît le contexte de la onzième joie, qui raconte comment ce jeune homme va épouser une jeune femme déjà enceinte, ce qu'il ne découvrira que plus tard, une fois tombé dans le piège tendu par la belle-mère expérimentée, elle qui « sceit tout le Veil Testament et le Nouvel³⁵ ».

Ce cas mis à part, l'auteur préfère utiliser l'oblique pour critiquer le mari. Le rire et l'ironie sont ses moyens de condamnation favoris, comme l'illustrent les différentes dénominations qu'utilise l'auteur pour parler de l'homme. On lit ainsi plusieurs fois « le proudomme », un prudhomme désignant un homme sage, expert : tout ce que n'est pas l'homme décrit dans les joies. Une autre appellation revenant souvent est « le bonhomme », qui indique cette fois la pitié de l'auteur envers les souffrances du pauvre mari. Enfin, on l'a vu, la comparaison de l'époux à différentes bêtes souligne une critique implicite.

Outre les termes variés désignant l'homme, l'ironie envers le mari est également visible dans certains commentaires de l'auteur. Dans la cinquième joie par exemple, l'époux finit enfin par se rendre compte que sa femme a un amant, après avoir remarqué plusieurs cadeaux suspects : « après celle robe en fault une aultre et deux ou trois saintures d'argent et aultres chouses, par quoy le mary, qui est sage, caut et malicieux, comme j'ay dit, se doubte et a veu aucune chouse qui ne lui plaist pas³⁶ ». L'énumération des vêtements, accentuée par la répétition de la conjonction *et*, souligne l'antiphrase qualifiant le mari, dont le comportement n'est ni sage, ni avisé. Il ne s'agit cependant jamais d'une ironie mordante, le portrait du mari oscillant toujours entre *pathos* et comique.

Malicieusement, ironiquement, donc obliquement, l'auteur critique plus ou moins fortement les hommes qui s'emprisonnent volontairement dans le mariage. Le lecteur se retrouve ainsi face à un homme défini par sa passivité, et une

³⁵ *Ibid.*, p. 83–84.

³⁶ *Ibid.*, p. 47.

femme caractérisée par son activité langagière qui assure sa domination. À travers ces portraits, que souhaite démontrer l'auteur des *Quinze joies de mariage* ?

Un monde inversé ?

Les dictionnaires nous rappellent que le terme *injure* provient du latin *in-juria*, « violation du droit ». On l'a vu, la femme, si elle n'insulte pas le mari, recherche perpétuellement l'injure. Ce comportement s'accompagne du désir de prendre la place du mari dans la hiérarchie traditionnellement établie, puisqu'elle souhaite obtenir la *seigneurie* masculine. Peut-on alors aller jusqu'à voir dans les *Quinze joies de mariage* une violation du droit, des règles traditionnelles ? L'œuvre célébrerait-elle un monde inversé soumis à de nouvelles lois ? C'est ce qu'on pourrait lire dans la conclusion, lorsque l'auteur affirme écrire à la demande de certaines demoiselles, et annonce qu'il écrirait à nouveau si elles l'en prient, « veu les grans tors, griefs et oppressions que les hommes font aux femmes en plusieurs lieux generalmente, par leurs forses et sans raison, pour ce qu'elles sont febles de leur nature et sans deffense³⁷ ». S'agit-il d'une pirouette purement rhétorique, destinée à adoucir le portrait qui est fait de l'épouse dans les *Quinze joies de mariage* ? Car si l'homme y est dépeint comme une bête soumise, la femme, malgré son habileté à manier le langage, demeure conforme aux préjugés misogynes : elle est méchante, gloutonne, coquette, trompeuse, changeante, lubrique...

Le discours auctorial sur la femme oscille ainsi toujours entre conformité à la tradition, et célébration de la ruse et de la maîtrise langagière, seules armes à la portée des femmes, leur manque de force physique ayant été souligné par l'auteur. Jusqu'au mariage, la femme n'a qu'un rôle passif, son activité ne démarquant qu'une fois l'homme pris dans les filets du mariage et ne pouvant s'en échapper. Avant cela, elle ne choisit pas d'entrer dans la nasse, mais elle attend

³⁷ *Ibid.*, p. 116.

d'être choisie, comme l'indique le début de plusieurs joies : « la septiesme joye de mariage si est que aucuneffois celui qui est marié trouve une tres bonne femme³⁸ » ; « le jeune homme [...] a trouvé femme telle qu'il la demandoit³⁹ » ; « il a trouvé une tres bonne femme⁴⁰ » ; « a trouvé une belle jeune femme⁴¹ ». La répétition du verbe trouver souligne l'absence d'activité et de choix des femmes à l'origine du mariage. Les adjectifs mélioratifs décrivant la femme avant l'union (« bonne », « belle ») semblent connoter l'idée d'un dévoilement progressif de sa véritable nature, à moins que le mariage ne soit responsable de cette perversion. Au stade prénuptial, l'homme, au contraire, jouit d'une liberté de mouvement qui lui permet d'aller où bon lui semble : « la onzième joye de mariage si est quant ung gentil gallant, jeune et jolis, s'en va par païs gaiement et est en franchise et peut aller de lieu en lieu a son plesir sans nul empeschement⁴² ». L'insistance de l'auteur sur la franchise du jeune homme rend encore plus tragique sa chute dans la nasse, mais elle développe également en creux l'idée que les jeunes femmes ne jouissent pas d'une telle liberté. Face à une réalité sociale plus commode pour les hommes que pour les femmes, les joies font du mariage une sphère inversée, où les femmes commandent les hommes, les trompent et les métamorphosent en bêtes, voire en femmes. La troisième joie met effectivement en scène un mari féminisé, préparant « ung bon couleis de chappon au sucre⁴³ » à sa femme alitée et fatiguée par son accouchement : « lors se met le bon homme a la voie, et est cuisiner et s'art a faire le brouet ou se eschaude pour le garder de fumer, et tence ses gens et dit qu'ilz ne sont que bestes et qu'ilz ne scevent rien faire⁴⁴ ». L'homme est ainsi transformé en femme, cuisinant et rabrouant les serviteurs comme a l'habitude de le faire la

³⁸ *Ibid.*, p. 57.

³⁹ *Ibid.*, p. 90.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁴¹ *Ibid.*, p. 99.

⁴² *Ibid.*, p. 82.

⁴³ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 22.

maîtresse de maison. Cette métamorphose est due à l'épouse, qui fait de son mari un véritable pantin obéissant : « elle lui fait porter les enfans jouer, elle les li fait bercier, elle lui fait tenir sa fusee quant elle travoille le sabmadi⁴⁵ ». Dans les *Quinze joies de mariage*, le défilé des figures masculines animalisées, féminisées et dominées font de l'homme un personnage sans volonté ni pouvoir. Le recueil aurait ainsi une dimension carnavalesque, où les rôles sociaux habituels seraient intervertis. S'amusant à décrire un monde à l'envers et sans aucune volonté de vengeance envers la gent masculine, les *Quinze joies de mariage* serviraient à pointer la domination virile toute puissante en inversant les rôles, l'ensemble étant pris en charge par un homme, certes, mais dont la charge ecclésiastique assurerait l'objectivité.

Pointer mais non s'engager, constater sans révolutionner, démontrer mais ne pas dénoncer : telle est l'attitude de l'auteur des *Quinze joies de mariage*, qui n'assume aucune posture radicale. Jouant de la hauteur symbolique que lui confère son statut de clerc, il préfère l'oblique à une critique directe. Comme l'affirme Jean Batany⁴⁶, qui associe cette objectivité cléricale à une objectivité scientifique, l'auteur adopte le point de vue d'un médecin, qui analyse les symptômes du mariage et décrit l'évolution de cette pathologie, mais sans donner le remède du mal. Puisque c'est la règle du jeu, et qu'« il n'est jeu que aux joueurs⁴⁷ », nous reprendrons l'exclamation finale de l'œuvre, adressée aux époux : « Dieu les y veille continuer⁴⁸ ! ».

⁴⁵ *Ibid.*, p. 92.

⁴⁶ Jean Batany, « Peut-on rire de la description médicale d'un syndrome ? Les *Quinzes joies de mariage* », dans *Grant risee ? The Medieval Comic Presence/La présence comique médiévale. Essays in memory of Brian J. Levy*, dir. Adrian P. Tudor et Alan Hindley, Turnhout, Brepols, 2006.

⁴⁷ Les *Quinze joies de mariage*, éd. cit., p. 20.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 116.